

Note sur la conception pragmatiste des émotions

Louis Quéré

Occasional Paper 11
Paris, Institut Marcel Mauss – CEMS
2013



Note sur la conception pragmatiste des émotions

Louis Quéré

Note : faute de temps pour tout traduire, une partie des citations est en anglais, l'autre en français.

La conception pragmatiste des émotions consiste à appréhender l'émotion dans le champ de l'expérience (de la conduite ou de la *praxis*), et plus précisément comme facteur d'intégration de l'expérience en train de se faire (ou de la conduite en train de s'organiser). Cette expérience ou cette conduite est conçue comme une transaction entre un organisme et son environnement. Le terme « transaction » met l'accent sur l'existence d'une totalité antérieure à la distinction organisme/environnement, disons celle d'un tout dont les composantes s'inter-définissent fonctionnellement, comme dans une *Gestalt*, et opèrent ensemble pour produire des résultats déterminés. L'intégration des éléments de cette totalité n'est pas toujours acquise d'avance ; elle doit souvent être réalisée par un travail, et qui dit travail dit effectuation d'opérations et déploiement d'efforts. Ce travail est réduit au minimum dans les situations où les habitudes peuvent opérer sans anicroche. Ce sont aussi des situations peu propices aux émotions. Hormis ces situations, les transactions soit bénéficient de l'opérativité des émotions, soit sont entravées par elles.

Certaines transactions prennent la forme d'expériences émotionnelles, c'est-à-dire d'expériences dominées par un *process* émotionnel, qui peut se situer entre deux extrêmes : la décharge immédiate et la libération progressive de l'énergie accumulée. En effet une émotion n'est pas un instantané, même quand il y a décharge immédiate (un accès de colère, par exemple) ; elle implique un changement, brusque ou progressif, à la fois dans l'organisme et dans l'environnement. Elle est un *process* dans la mesure où, une fois née, elle procède graduellement vers un état final. Elle est un développement sériel, séquentiel et temporel entre un début et une fin. Les transformations ont lieu interactivement dans l'organisme et l'environnement. C'est pourquoi les émotions ne sont pas des phénomènes exclusivement subjectifs et internes.

L'expression « transaction émotionnelle » revêt deux sens. D'un côté, l'émotion est une modalité de comportement, donc une des formes que peut prendre une transaction organisme-environnement, ou la confrontation d'un sujet à un événement ou à une situation, cette transaction ayant une structure d'intrigue. De l'autre, l'émotion peut aussi être

considérée comme un opérateur dans l'organisation de toute expérience, voire même comme la force de liaison et d'unification du divers dans une expérience intégrée (on le verra, pour Dewey, elle est nécessaire pour *avoir une* expérience ; il faut pour cela qu'elle revête une autre forme que la décharge immédiate).

Il faut donc distinguer les émotions qui se manifestent par des émois temporaires et les attitudes émotionnelles durables, qui ne se traduisent pas par des troubles et des décharges brutales. Le caractère processuel de ces dernières est beaucoup moins évident. Sans doute évoluent-elles aussi, mais elles n'ont pas du tout le même type de temporalité que les perturbations émotionnelles. C'est pourquoi il y a peu de choses en commun entre le développement d'un épisode émotionnel, et celui d'une attitude émotionnelle qui peut couvrir période de temps une plus ou moins longue.

A première vue, cette conception transactionnaliste de l'émotion n'est pas propre au pragmatisme. Elle est aussi présente chez des psychologues qui s'inspirent de la phénoménologie ou qui s'inscrivent dans la tradition de la psychologie de la forme. Un cas tout à fait remarquable de ce point de vue est l'approche gestaltiste et processuelle de Richard S. Lazarus, un des principaux artisans du renouvellement contemporain de la psychologie des émotions. Lazarus préconise en effet une approche "molaire", plutôt que moléculaire, des émotions : « I am tempted to say that an emotional response cannot be defined by a molecular component of an intentional action – as in a facial expression, a muscle movement, or a physiological response element – without reference to the whole, coordinated change. I get the feeling that today emotions are commonly conceived and studied as peripheral events. Instead, emotion draws on what is in the person and in the environment together as a complex relational unit – defined centrally, not peripherally. (...) An emotion organizes the response components in myriad ways that depend on what can or must be done in a changing adaptational relationship with the environment. (...) If we want to study the action tendencies and physiological response patterns involved in each emotion, those presumably set off by the appraisals and coping patterns involved in the emotion, a molar pattern – a gestalt, as it were – is required, the details of which will vary greatly from one encounter to another » (Lazarus, 1991, p. 432-433).

Cette approche "molaire" doit précisément être formulée en termes de "transaction" : « Transaction means simply that a person with a motive trait is engaged in business with an environment that is relevant to that person's habitual goals » (*Ibid.*, p. 97). Chaque émotion a un sens relationnel, et celui-ci ne peut être décrit qu'en termes de transaction : « The relational meaning of each [emotion] does not stem from either the person or the environment; there

must be a conjunction of environment with certain attributes and a person with certain attributes, which together produce the relational meaning » (*Ibid.*, p. 90). C'est pourquoi c'est l'adaptation réciproque de la personne et de son environnement lors de leur rencontre qui est le contexte d'une émotion : « The basic *arena* of analysis for the study of emotion process is the *person-environment relationship*. The basic *unit* of this relationship is an *adaptational encounter* or episode » (*Ibid.*, p. 329). Enfin Lazarus envisage aussi l'émotion comme un *process*, ou comme un événement qui se déroule en plusieurs (quatre) phases. Les interactions avec l'environnement étant continuellement changeantes, et les évaluations des relations changeant avec elles, les émotions « sont toujours en flux » (*Ibid.*, p. 134) : « The study of emotions is primarily the study of change and flow over time and across occasions. This is what it means to speak of emotion as a process » (*Ibid.*, p. 104) (cf. aussi Frijda, 1986, qui reprend Lazarus).

Cette approche à la fois transactionnelle, holistique et processuelle, va sans doute quelque peu à l'encontre de l'appréhension de sens commun que nous avons des émotions. Notre langage ordinaire comporte en effet un vocabulaire des émotions, et nous sommes spontanément portés à attacher une substance particulière à chacun des mots de ce vocabulaire. Ce faisant, nous perdons de vue la dimension processuelle des expériences émotionnelles. C'est ce que relevait Dewey dans une note de son article de 1895 (Dewey, 1895, p. 22) : « Common sense is practical, and when we are practical it is the value of our experience, what we can get out of it or think we can, that appeals to us. *The last thing that concerns us is the actual process of experiencing, qua process*. It might almost be said that the sole difficulty in psychology, upon the introspective side, is to avoid this substitution of a practical interpretation of an experience for the experience itself » (souligné par moi). Tel est aussi le sens de la mise en garde de Dewey dans *L'art comme expérience* (2005, p. 66) : « Nous sommes enclins à nous représenter les émotions comme des choses aussi simples et homogènes que sont les mots qui les désignent. La joie, le chagrin, la peur, la colère, la curiosité sont envisagés comme si chacune de ces émotions était en soi une entité qui, lorsqu'elle apparaît, est déjà constituée, une entité dont la durée, courte ou longue, est sans rapport avec sa nature, pas plus que ne le sont son développement et son évolution ».

Maintenant, si la psychologie contemporaine développe une approche transactionnelle, holistique et processuelle des émotions, quel intérêt, autre que de pure érudition, y a-t-il à se référer aux auteurs pragmatistes, dont les textes pertinents sur le sujet datent de la fin du 19^{ème} siècle ? On aura remarqué que dans les quelques citations de Lazarus rapportées *supra* il est beaucoup question de personnes – ces personnes ont des buts et des motifs personnels, des

croyances et des capacités, des intérêts et des valeurs, et leur bien-être est en jeu dans leurs transactions émotionnelles avec l'environnement. D'un point de vue pragmatiste, cette psychologie personnaliste présente un triple défaut : faire du sujet ou de la personne le support exclusif des émotions, alors que celles-ci précèdent la distinction sujet/objet ; céder au « sophisme psychologique » (*psychological fallacy*) ; et appréhender l'opérativité des émotions dans l'expérience en termes de production d'effets, c'est-à-dire, au fond, d'influences et de causes, et non pas d'opérations productrices (c'est un travers très visible dans l'ouvrage cité de Lazarus).

Rappelons que le « sophisme psychologique » consiste à attribuer à l'expérience concrète l'organisation que l'observateur lui présuppose pour l'interpréter : « It is the psychological fallacy again if the differences which result from the reflection are carried over into the experience itself » (Dewey, 1895, p. 21). Par exemple, la distinction stimulus-réponse a ce statut : elle procède d'une interprétation faite à partir d'un point final, c'est-à-dire « d'une interprétation faite du point de vue de la valeur d'un acte quelconque considéré comme une fin accomplie » (*Ibid.*, p. 26). Il en va de même pour les distinctions sujet/objet, personne/environnement, et aussi, pour la distinction de phases dans le processus émotionnel. Il importe de ne pas oublier qu'elles sont les produits d'une analyse ou d'une réflexion, et pas des distinctions constitutives du phénomène vivant décrit. En fait Dewey reprend telle quelle la mise en garde de James dans ses *Principles of Psychology* (1890, 1, p. 196) : « The great snare of the psychologist is the *confusion of his own standpoint with that of the mental fact about which he is making his report* ».

Alors comment éviter cette erreur à la fois subjectiviste, causaliste et intellectualiste (pour parler comme P. Bourdieu) dans l'analyse des émotions ? Tel est le défi que tente de relever quelqu'un comme Dewey, notamment dans son évaluation critique des théories de l'émotion de Darwin et de James. D'où l'intérêt d'un examen approfondi de ses arguments.

Disons aussi, pour conclure cette introduction, que la conception pragmatiste des émotions est loin d'être unifiée, sans doute parce qu'elle répond à des questionnements divers. La plus connue des théories pragmatistes de l'émotion est celle de James. Je ne l'aborderai qu'indirectement, à travers sa critique et sa modification par Dewey (et beaucoup plus succinctement par Mead). La moins connue est sans doute celle de Peirce – j'en dirai un mot à la fin.

*

* *

L'analyse que propose Dewey des émotions a été élaborée en plusieurs étapes. La première correspond à l'examen auquel il soumet les théories de Darwin et de James dans deux articles publiés en 1894 et 1895 dans *The Psychological Review* sous le titre « The theory of emotion ». Le premier, que je noterai I, a pour sous-titre « Emotional attitudes », le second, que je noterai II, « The significance of emotions ». Dans cette première étape, Dewey met en place l'essentiel de sa théorie de l'émotion, en référence à la conception qu'il est en train d'élaborer du schème de l'activité vitale, saisie sous son aspect organique. La dernière étape est l'analyse des émotions, en 1934, dans *Art as Experience*. Cet ouvrage présente sans doute une théorie pragmatiste de l'art et de l'expérience esthétique ; mais il est d'abord et avant tout une explicitation et une systématisation par Dewey, *via* l'analyse de l'art, de sa conception de l'expérience, et, entre autres, de la contribution de l'émotion, saisie en termes d'opérativité, à l'intégration de l'expérience – un aspect peu explicite dans ses textes antérieurs. La phase intermédiaire est celle du traitement des émotions dans *Human Nature and Conduct* (1922), puis dans *Experience and Nature* (1925) et *The Quest for Certainty* (1929). Dewey y fait apparaître beaucoup plus que dans ses premiers articles le caractère situé des émotions, leur dépendance de la qualité unique et « eue » des situations, ainsi que de leur structure dramatique (ou de leur structure d'intrigue, avec du suspense, de l'incertitude et de l'attente). Un article important publié en 1930, « Qualitative thought », prépare *Art as Experience*. Il porte sur l'analyse de l'appréhension sensible/affectuelle de cette qualité et montre comment la pensée elle-même se développe à partir d'une telle appréhension (nous verrons comment Dewey renoue là avec des intuitions importantes de Peirce). On pourrait aussi dire que dans son analyse des émotions, Dewey passe progressivement d'une théorie (motivée par son intérêt très vif pour la psychologie de James –cf. Dewey, 1930b) à une analyse plus conceptuelle – quoique subsiste un noyau théorique important, sans doute hérité de son hégélianisme de jeunesse : l'émotion est un facteur d'unification et un opérateur de totalisation du divers de l'expérience.

Un commentaire de Mead nous donnera la clef pour entrer dans les articles de 1894/95 de Dewey. En effet Mead publie en 1895, dans le numéro de *The Psychological Review* suivant celui où est paru le second article de Dewey, une note intitulée « A theory of emotions from the physiological standpoint », note résumant une communication faite en 1894 au congrès annuel de l'*American Psychological Association*. Mead commence par dire qu'il fait sienne l'approche des émotions proposée par Dewey dans ses deux articles, où, dit-il, celui-ci a présenté « une description téléologique complète des émotions ». De son côté Dewey, écrit, dans une note de son premier article (I, p. 568), qu'il emprunte à Mead l'explication qu'il

donne de la coordination entre les fonctions végétatives et les fonctions motrices, phénomène que Mead mettrait au coeur de son explication de l'émotion et des attitudes émotionnelles. Il conclut cette note en disant : « I hope, therefore, that his whole theory may soon appear in print ». En fait, en matière de publication de Mead sur l'émotion il y a essentiellement cette note d'une page de 1895, plus quelques remarques en passant dans différents textes.

Dans la note en question, Mead dit vouloir donner à l'approche de Dewey un correspondant dans la théorie physiologique, en termes de processus dans les systèmes « vaso-moteur » (contraction et dilatation des vaisseaux) et « senso-moteur ». Sa conclusion est : « The teleology of the emotional states is that of giving the organism an evaluation of the act before the coordination that leads to the particular reaction has been completed ». Une telle évaluation anticipatrice de l'acte est possible parce qu'il y a inhibition de l'action (un thème déjà développé par James et Dewey). A vrai dire, comme on le verra, ce n'est pas exactement ainsi que Dewey conçoit la dimension téléologique de l'émotion.

Pour parvenir à « une description téléologique complète des émotions », Dewey replace celles-ci dans le processus d'organisation de l'activité organique, qu'il conçoit selon un « schème des activités vitales » ou un « schème du comportement vital ». Ce schème il l'expose pour la première fois, en 1896, dans « The reflex arc concept in psychology » (Dewey, 1896), mais il est évident qu'il l'a déjà élaboré pour l'essentiel quand il publie ses articles sur l'émotion. Nous pouvons reprendre la formulation de ce schème telle qu'elle est systématisée, quarante ans plus tard, dans le chapitre II de *Logique* (Dewey, 1938/1967) :

- L'activité vitale implique un environnement, car l'accomplissement des fonctions organiques, qui exige une composition et une intégration d'énergies intra et extra-organiques, est distribué sur l'organisme et l'environnement ; l'un et l'autre agissent ensemble, dans des « connexions actives » ; le monde environnant n'est « environnement que s'il entre directement et indirectement dans des fonctions vitales » (*Ibid.*, p. 92).

- Cette distribution pose une exigence de coordination d'opérations et d'intégration d'énergies, qui n'est pas nécessairement satisfaite d'emblée ; dans ce dernier cas apparaissent des tensions soit entre les diverses activités de l'organisme (visuelles, tactiles, motrices, exploratrices, végétatives, etc.) ou entre ses énergies, soit entre l'état de l'organisme et les conditions environnantes changeantes ; ces tensions se traduisent dans des « relations troublées de l'organisme et de l'environnement » ; et elles demandent à être résolues par « l'institution d'une relation intégrée » (*Ibid.*, p. 86) ; s'il y a tension entre activités, c'est, pour une part, parce que leur connexion n'est jamais « totalement rigide » (cf. in *Ibid.*, p. 85, l'exemple de la faim, résultant d'un défaut d'adaptation parfaite des diverses fonctions

organiques, qui crée un état de tension ; ou p. 88-91, l'exemple de la dis-coordination des activités visuelles et motrices et des activités de contact).

- L'activité vitale est sérielle, séquentielle et temporelle : les opérations sont « coordonnées en série » ; chaque activité particulière ouvre la voie à celle qui suit (principe de sérialité, qui est plus qu'une simple succession) ; son accomplissement est orienté et son développement est cumulatif.

- Une séquence d'activité peut être différenciée, du point de vue analytique, en stimulus et réponse, ainsi qu'en organisme et environnement ; mais ce ne sont que des distinctions analytiques permettant de décrire un comportement concret, qui lui, est un tout coordonné : « Parce que le comportement est en fait une fonction de l'état total de l'organisme en relation avec l'environnement, les stimuli sont fonctionnellement constants en dépit des changements de leur contenu spécifique [i. e. le stimulus étant « la tension de l'activité organique totale », il persiste tout au long de l'activité tout en changeant de contenu réel à chaque étape –cf. dans *Logique* l'exemple de l'animal qui chasse]. De ce fait le comportement est séquentiel, un acte sortant d'un autre acte et conduisant par accumulation à un nouvel acte jusqu'à l'activité finale pleinement intégrée » (*Ibid.*, p. 89). Ce que perd précisément de vue la conception selon laquelle le comportement est une succession d'arcs réflexes discontinus et indépendants est le fait que « la relation stimulus-réponse est une fonction de l'état de l'organisme considéré comme formant un tout » (*Ibid.*, p. 90, note (2)).

- Bref, « ce qui existe dans le développement normal du comportement est un circuit dont la première phase ou “ouverture” est la tension des divers éléments de l'énergie organique, tandis que la phase finale ou “fermeture” est l'institution de l'interaction intégrée de l'organisme et de l'environnement. Cette intégration est représentée du côté de l'organisme par l'équilibre des énergies organiques, et, du côté de l'environnement, par l'existence de conditions satisfaisantes ». Un point important est d'une part que le stimulus persiste tout au long de l'activité, sans quoi il n'y aurait plus la tension qui produit le développement, d'autre part qu'il est déterminé par la réponse.

- Dans le comportement des organismes supérieurs, l'activité vitale génère deux types de changement : une modification des conditions de l'environnement, dont tiendront compte les comportements subséquents ; la formation d'habitudes de l'organisme.

- Les objets d'exploration ou d'opération, les opérations de l'organisme et les conditions environnantes impliquées sont en perpétuel changement. Pourtant ils ne sont pas « un panorama changeant d'apparitions et de disparitions soudaines et discontinues » (*Ibid.*, p. 191). Ils sont unifiés ou totalisés par une situation inclusive qui les prend ensemble, une

situation dont « la nature qualitative » pénètre et tient ensemble les incidents, événements ou objets, ainsi que les différentes étapes, qui se succèdent.

- Le comportement biologique organique met en jeu des organismes particuliers, et il est « une affaire strictement temporelle » ; ce qui cesse d'être le cas quand il est modifié dans et par l'environnement culturel, et se transforme en « un comportement caractérisé par des propriétés intellectuelles » : « La transformation du comportement organique en comportement intellectuel caractérisé par des propriétés logiques résulte du fait que les individus vivent dans un environnement culturel. Cette vie les oblige à assumer dans leur comportement le point de vue des coutumes, des croyances, des institutions, des significations et des croyances qui sont, d'une manière relative au moins, générales et objectives » [thèse de « l'esprit objectif »] (*Ibid.*, p. 105).

- Une des conséquences sur les activités biologiques organiques est qu'elles peuvent désormais être jouées sous forme symbolique, et examinées sous l'aspect de leurs conséquences : « Les activités biologiques organiques s'achèvent dans des actions réelles dont les conséquences sont irrémédiables. Quand une activité et ses conséquences peuvent être jouées sous forme symbolique, il n'y a pas d'engagement définitif de cette sorte. Si la représentation d'une conséquence inévitable n'est pas bonne, on peut s'abstenir d'agir ou agir de manière à éviter le dénouement » (*Ibid.*, p. 117).

*

* *

Venons-en maintenant à l'analyse des émotions dans les deux articles de 1894 et 1895. Elle porte d'un côté sur la théorie des émotions de Darwin, de l'autre sur celle de James. Dewey tente de sauver l'une et l'autre, qu'il juge importantes mais en partie incorrectes, sur la base de son schème de l'activité vitale. En effet, explique-t-il, Darwin et James ont considéré à tort que les émotions sont des séries discrètes des trois éléments que sont la cognition, l'affect et l'action. Il leur manque un schème correct, c'est-à-dire circulaire, de l'activité vitale.

Je ne rentrerai pas dans le détail de la critique de Darwin par Dewey. Celui-ci examine à tour de rôle chacun des trois principes avancés par Darwin dans sa théorie des émotions : l'intervention d'habitudes utiles ; la réaction similaire à des stimuli éprouvés comme analogues ; et la décharge nerveuse directe. Il rejette les deux derniers et ne conserve que le premier. Mais sa critique porte aussi sur d'autres aspects de la théorie de Darwin.

Dewey conteste d'abord l'idée de Darwin que les émotions précèdent, comme surrections internes, leur expression dans des comportements observables. Des mouvements,

des attitudes ou des actes ne sont des expressions que du point de vue d'un observateur ou d'un interprète. En eux-mêmes, ils sont des mouvements orientés, servant à quelque chose, bref des mouvements téléologiques. Les émotions opèrent dans les activités visant des fins pratiques non pas en tant qu'expressions, mais en tant qu'actes (leur fonctionnalité se transforme cependant lorsqu'ils émergent dans un milieu social, car leur reconnaissance et leur interprétation par les autres contribuent alors à l'organisation de ce Mead appelle « les actes sociaux »). Si l'on adopte cette perspective, les attitudes émotionnelles sont à considérer comme des « phases de mouvements déterminés téléologiquement ». Elles sont à expliquer par référence à la coordination fonctionnelle d'activités orientées vers un but, et pas à des occurrences antécédentes.

A titre d'illustrations, Dewey s'arrête sur deux cas opposés, évoqués par Darwin : la joie et la tristesse. La première correspond à une situation dans laquelle il y a une parfaite intégration ou unification de l'activité ; l'activité ajustée à la fin poursuivie est renforcée par des changements appropriés dans les systèmes moteur et végétatif. La seconde correspond à une situation dans laquelle il y a division et discordance entre les lignes d'action, rupture de coordination, conflit et donc arrêt : « In one case, – (...) there are frictionless lines of action, harmonized activity (...) ; in the other case, there are two more or less opposed lines of activity going on – the images of the present situation and those of the past game cannot be coordinated » (I., p. 557). La joie est la réaction provoquée par le dépassement d'une activité divisée, qui provoquait la tension d'un effort, la division étant par exemple celle entre la fixation de l'attention sur les conditions présentes et celle sur la fin attendue ou visée. Elle est donc le point final d'une période d'effort. Il en va de même pour la tristesse, mais elle est liée cette fois-ci à un échec ou à une perte, plus précisément « à la rupture d'une coordination téléologique donnée » (I., p. 560), « à l'échec d'une machinerie téléologique de l'ordre des habitudes » (*Ibid.*), ou encore à un défaut d'ajustement des mouvements ou des moyens aux circonstances. Une rupture complète de coordination (notamment entre le système moteur et le système végétatif) peut provoquer des émotions bien plus extrêmes que la tristesse.

Le premier point de la critique que Dewey adresse à Darwin est donc que l'émotion ne précède pas son expression comme occurrence ou état interne. Dans l'analyse, il ne faut pas partir de l'émotion exprimée, mais des propriétés d'un mouvement orienté, considéré sous l'aspect d'une « coordination réussie ou interrompue », et, ensuite, en dériver les types d'émotion normale ou pathologique.

Le second point de la critique porte sur la méconnaissance de la structure téléologique des émotions. Soit, cette fois-ci, le cas de la peur : « Le fait que l'on retienne sa respiration

marque l'effort ; l'ouverture de la bouche marque l'arrêt de l'acte à mi-chemin ; l'ouverture des yeux, l'attention tendue ; le tremblement, la rétractation ; le fait de se tapir, le début de la fuite ; le battement rapide du cœur, le rassemblement d'énergie pour s'enfuir, etc. » (I. p. 565). Si ces différentes activités se coordonnent, elles aboutissent à une réaction déterminée, qui achève le processus. Sinon, il y a « dis-coordination », confusion, exagération de l'une ou l'autre et paralysie. Par exemple, les fonctions végétatives s'autonomisent par rapport aux fonctions motrices au service desquelles elles sont normalement, et absorbent toute la conscience. C'est ce qui se passe dans le cas de la peur paralysante.

Une troisième critique concerne l'occultation de l'intentionnalité de l'émotion : une émotion normale a un « objet » ; à l'inverse, une émotion pathologique est une émotion sans objet. L'émotion normale implique une attitude « à l'égard » de son objet, qui est normalement ajustée à une fin quelconque. Cette attitude est un mixte d'attitudes qui ont été utiles par le passé. Il reste à caractériser les propriétés de cet objet, ce à quoi Dewey consacre le second article.

*

* *

Dewey critique aussi la théorie de James, selon laquelle l'émotion n'est que le fait de percevoir et de ressentir (plus ou moins consciemment) un changement corporel correspondant à une réponse motrice à un stimulus, ou à un « fait excitant » : « L'espoir, la peur, la joie, le chagrin, la terreur, l'amour sont trop importants et trop pertinents dans notre vie pour n'être que le "ressenti" (*feel*) d'attitudes corporelles qui n'ont pas de sens en elles-mêmes. Si l'attitude est complètement accidentelle, alors l'émotion elle-même est brute et insignifiante » (I., p. 563).

Dans le second article, Dewey se penche davantage sur cette théorie, qu'il s'approprie tout en cherchant à la corriger et à la reformuler : il s'agit d'aller au-delà d'un simple intérêt pour l'origine des émotions, et de rendre compte de la nature même de l'expérience émotionnelle. Dewey lit James d'une manière telle qu'il pense pouvoir le sauver des critiques qu'a suscitées sa formule à l'emporte-pièce selon laquelle « nous nous sentons triste parce que nous pleurons, en colère parce que nous frappons, effrayés parce que nous tremblons ». En fait, explique-t-il, James n'analyse pas l'expérience émotionnelle dans sa totalité ; il n'évoque que l'aspect « affects » ou la phase « émoi » (*emotional seizure*), et pas l'émotion « comme une totalité expérientielle ». De l'émotion réelle, par exemple du fait d'être en colère, il abstrait intellectuellement « its feeling *quale* », le ressenti (« feel ») particulier que chacun a quand il est en colère (II, p. 16). On notera cependant que, dans une réponse de 1994 à ses

critiques, James lui-même réintroduit, en en soulignant l'importance, la dimension holistique que Dewey trouve manquante : « Dans ma nomenclature, c'est la situation totale qui est "l'objet" sur lequel s'exerce la réaction du sujet » (James, 2006, p. 110, note 65).

La définition à laquelle aboutit la combinaison de la critique de Darwin et de celle de James est la suivante : « Dans sa totalité, l'émotion est un mode de comportement qui a un but (*purposive*), ou qui a un contenu intellectuel [il implique une idée], et qui se réfléchit aussi dans un ressenti (*feeling*) ou des affects, en tant que valuation subjective de ce qui est objectivement exprimé dans le but ou dans l'idée. (...) Si une attitude (émotionnelle) est la réapparition, sous une forme modifiée, d'un mouvement téléologique quelconque, et si les différences spécifiques de la conscience émotionnelle sont la résonance d'une telle attitude, alors l'excitation émotionnelle est le processus ressenti d'une réalisation d'idées » (II, p. 15) – et pas, comme dans la théorie de James, la répercussion dans la conscience de l'agent d'un changement corporel provoqué par une réponse instinctive à un stimulus.

Cette définition sibylline demande à être dépliée, notamment quant à l'articulation qu'elle propose des dimensions pratique, intellectuelle et affectuelle de l'expérience émotionnelle. En effet, pour remédier à la simplification et à l'abstraction de James, Dewey propose de distinguer fonctionnellement ces trois dimensions dans le tout qu'est une expérience émotionnelle concrète, et d'examiner leurs relations – il prend toutefois bien soin de souligner que toutes les trois sont des abstractions ; elles ne sont pas des processus concrets. Sous son aspect pratique, l'émotion « est une disposition, un mode de conduite, une façon de se conduire » (II, p. 16). Quand nous attribuons un état émotionnel à quelqu'un, nous lui attribuons par là-même « une certaine attitude pratique » caractéristique de cet état ; nous considérons qu'il est disposé à se comporter d'une certaine manière. Ainsi être en colère c'est être porté à agir d'une façon déterminée : crier, frapper, partir en claquant la porte, etc. Ce que, précisément, ne prend pas en compte l'argument de James.

La phase intellectuelle, quant à elle, correspond à l'intentionnalité de l'émotion : celle-ci a un « objet », qui est, pour l'essentiel, de nature idéale. C'est pourquoi l'émotion normale a un « contenu intellectuel ». Ainsi, habituellement quand on a peur, on a peur de quelque chose, et cet « objet » est défini intellectuellement par des idées. Mais cela ne veut pas dire que l'émotion est provoquée par des pensées.

Un pas de plus consiste à ordonner ces trois phases ou dimensions, et pour cela Dewey s'appuie sur l'idée de James que ce qui est premier c'est une réaction instinctive d'ordre organique. Il en tire la conclusion que « le mode de comportement est la chose première (*primary*) et que les deux autres phases – l'idée et l'excitation émotionnelle – se constituent

ensemble au même moment ; elles représentent la tension du stimulus et de la réponse à l'intérieur de la coordination qui constitue le mode de comportement » (II, p. 18-19). Si tel est le cas, l'objet de l'émotion n'est pas appréhendé consciemment comme tel, et ne procède pas d'une réflexion, de pensées ou de la formation d'images mentales. Et ce n'est pas une appréhension ou une évaluation consciente de la situation qui déclenche la réaction instinctive. Celle-ci n'est une réaction ni à l'objet concret, car il n'a pas encore une valeur déterminée (l'ours face auquel on se trouve subitement, dans l'exemple de James), ni à une idée de cet objet (une idée, variable, d'ours). Elle est, fondamentalement, une affaire de « coordination instinctive de deux tendances organiques » pour traiter une situation. Et c'est cette réaction instinctive qui détermine la qualité ou la valeur spécifique de l'objet de l'émotion et en fait l'objet spécifique qu'il est (« *this object* ») – selon le principe que la réponse, notamment motrice, sélectionne le stimulus et le configure dans sa valeur propre (cf. *infra*) : « La réaction n'a pas lieu sur la base de l'appréhension d'une qualité quelconque dans l'objet ; elle a lieu sur la base d'une habitude organisée, d'une coordination organisée d'activités, dont l'une stimule l'autre instinctivement. C'est le résultat de cette coordination d'activités qui constitue, pour la première fois, l'objet avec la signification qu'il a – terrible, plaisant, etc. – [i. e. le contenu intellectuel de l'émotion] ou qui constitue une émotion référant à l'un ou l'autre objet [l'Affect ou le "feel"] » (II, p. 20).

Ce qui est donc premier c'est la coordination d'ensemble de certaines activités organiques (visuelles, tactiles, motrices, végétatives...), qui, lorsqu'il y a émotion, ne se fait pas sans anicroche. Ainsi dans le cas de la peur de l'ours, « "l'ours" ["l'objet"] est constitué par les excitations de l'œil, les centres tactiles coordonnés, tout comme la "terreur" [l'Affect] l'est par les perturbations des systèmes musculaires et glandulaires. La réalité, la coordination de ces activités partielles, est cette activité d'ensemble que l'on peut décrire aussi bien comme "cet ours terrifiant", que comme "Oh, comme j'ai peur". Il s'agit de la même expérience concrète réelle. Et "l'ours", considéré comme une expérience, et l'"effroi", considéré comme une autre expérience, sont des distinctions introduites par la réflexion sur cette expérience ; ils ne sont pas des expériences séparées » (II, p. 20-21). En d'autres termes encore, « c'est le mode de comportement, ou la coordination des activités [notamment un certain acte de voir qui prépare d'autres actes], qui constitue le contenu idéal de l'émotion tout comme l'Affect ou le "ressenti" ("*feel*") » (II, p. 24).

Plus précisément, l'« objet » de l'émotion – l'ours, dans l'exemple, qui n'est pas l'ours en chair et en os, mais l'ours avec une signification/valeur déterminée – procède d'une stimulation sensori-motrice qui le précède : « Il n'est pas l'objet particulier *de* l'émotion tant

que le mode de comportement n'a pas surgi » (II, p. 25) – mais il ne s'agit pas encore du comportement qui consiste à fuir, plutôt de celui qui consiste à bien regarder, écouter, examiner le comportement de l'ours pour se faire une idée de ses dispositions, appréhender les conditions environnantes, etc.. C'est ce comportement qui constitue à la fois l'« objet » et l'« Affect ». Si l'on continue avec l'exemple de l'ours, il convient de dire que le mode de comportement « transporte avec lui l'idée de l'ours comme cible d'un certain mode d'action, ainsi que le “ressenti” (“feel”) de notre réaction. Il est brun et attaché – un bel objet à regarder. Il est doux et en peluche – un objet “esthétique” à apprécier. (...) Il est affamé et en colère – un objet “féroce” qu'il faut fuir. La conscience de notre mode de comportement comme fournissant des données pour d'autres actions possibles constitue l'ours en contenu objectif ou idéal. La conscience du mode de conduite comme quelque chose en soi – regarder, caresser, courir, etc. – constitue le ressenti émotionnel. Dans toute expérience concrète de l'émotion, ces deux phases sont unies sur le plan organique dans une seule pulsation de conscience » (II, p. 24). C'est aussi toujours du point de vue de l'acte final dans une activité sérielle (caresser, contempler, fuir) que l'« objet » est constitué pour ce qu'il est dans sa spécificité.

Apparaît ici un point essentiel de la théorie de l'émotion de Dewey, qui sera repris dans différents textes ultérieurs : l'expérience émotionnelle concrète est distribuée sur l'environnement et sur l'organisme, et comme toute activité vitale de nature processuelle, elle est de la nature d'un circuit. Les distinctions que l'on peut y opérer (organisme/environnement ; stimulus/réponse ; phases ou dimensions, etc.) et les termes utilisés pour la nommer sont introduits par une réflexion sur l'expérience concrète : « We must insist once more, the frightful object and the emotion of fear are two names for the same experience » (II, p. 20). L'émotion est fonction de choses objectives. Comme l'explique Mark Johnson (2007, p. 66-67), évoquant la théorie de Dewey : « Emotions are processes of organism-environment interactions. (...) Whenever I say that I am fearful “of the situation” or “of what is happening”, I am not an agent utterly independent of my situation. I am what I am in and through my changing situation ». La qualité de la situation fait partie de l'état émotionnel du sujet, et vice-versa.

On est spontanément porté à hypostasier l'aspect « ressenti » de cet état et à l'appeler un « feeling ». Mais on occulte alors la contribution non seulement de la réaction instinctive, mais aussi de la situation, de sa qualité prédominante en particulier, à cet état. Les émotions n'ont pas d'existence autonome. C'est un point fortement souligné par Dewey dans son fameux article « Qualitative thought », puis dans *Art as Experience* : « L'idée qu'un “feeling”

désigne une entité psychique indépendante toute faite est un produit de la réflexion qui présuppose la présence directe d'une qualité en tant que telle. "Feeling" et "felt" sont des noms pour une *relation* de qualité. Quand, par exemple, quelqu'un est en colère, la colère est le ton, la couleur, la qualité omniprésents des personnes, des choses et des circonstances, c'est-à-dire d'une situation. Quand nous sommes en colère, nous ne sommes pas tant conscients de la colère que de ces objets dans leurs qualités immédiates et uniques. Dans une autre situation, la colère peut apparaître comme un terme distinct, et l'analyse peut alors l'appeler une sensation ou une émotion. Mais nous sommes alors passés dans l'univers du discours, et la validité des termes de celui-ci dépend de l'existence de la qualité directe du tout de la situation antérieure. (...) Nous faisons de la colère un objet d'analyse, et ne sommes plus en colère » (Dewey, 1930a, p. 248).

Revenons à la coordination d'activités impliquée dans les émotions : de quelles activités s'agit-il au juste ? La réponse à cette question n'est pas des plus claires dans les articles de Dewey. Dans le premier article, Dewey insiste sur la coordination organique des deux types d'activité que sont les activités sensori-motrices et les activités végétatives, les secondes prolongeant les premières. Dans l'expérience émotionnelle, les activités motrices se traduiraient, comme stimuli, dans l'« objet », tandis que les activités végétatives le feraient dans la réaction ou la réponse à l'« objet ». Toute organique qu'elle soit, cette coordination est téléologique : elle est orientée vers une fin, l'achèvement d'une série d'actes commencée. Le mode de comportement qu'est l'émotion serait sous-tendu par cette coordination organique téléologique. Cette explication sera maintenue sous des formes diverses dans les textes ultérieurs, mais sans référence à la coordination des activités motrices et végétatives. Il s'agira aussi bien de coordination du stimulus et de la réponse que de coordination des activités de contact et des activités visuelles-motrices.

Une approche différente de cette coordination d'activités apparaît dans les considérations de Dewey sur l'inhibition. Sur ce point aussi il entend corriger la théorie de James. L'inhibition serait en effet occasionnée par la coordination d'activités organiques conflictuelles. S'il n'y avait pas de conflit de tendances, il n'y aurait pas d'émotion, car les habitudes pourraient se déployer sans heurt. L'émotion est donc le propre d'une activité divisée. Il y a inhibition tout simplement parce que, lorsque les activités sont en rupture de coordination, leur réajustement requiert une reconstruction de chacune « comme partie intégrante de l'acte complet ». Or cette reconstruction n'est pas instantanée. Précisément, « la période d'émoi maximal correspond à cette période d'ajustement » (II, p. 26). L'inhibition n'est pas une suppression (ce qu'elle est chez James) ; elle est une contention. Par exemple,

les activités motrices initiales ne cèdent pas la place aux activités d'ordre végétatif : elles persistent en elles-mêmes, mais sont contenues, et c'est le maintien de leur tension qui permet que les deux types d'activités se renforcent mutuellement et contribuent ensemble à un acte unifié.

En fait il ne s'agit pas seulement de coordonner des activités organiques désajustées, ou des phases d'activité, mais aussi des « tendances impulsives primaires » contradictoires ou conflictuelles, qui, pour une part, correspondent à des actes qui, par le passé, ont été en eux-mêmes des activités complètes : « Des actes, qui, par le passé, ont été des activités complètes, se présentent maintenant comme des phases contemporaines d'une activité. Dans la mesure où chacun a été jadis complet en lui-même, il y a une lutte de chacun pour absorber ou nier l'autre. Il doit y avoir soit absorption/négation, soit réajustement entraînant l'apparition d'une nouvelle totalité, ou coordination, dans laquelle chacun devient un facteur contributif. Une fois l'inhibition accomplie, par déplacement d'un facteur ou par reconstruction des deux facteurs en compétition, l'Affect s'éteint » (II, p. 26). L'Affect correspond ainsi à la sensation de la tension dans une coordination problématique des activités.

En fait, c'est sous la forme d'attitudes ou de tendances instinctives à agir que se présentent ces actes ou ces mouvements qui ont été accomplis pour eux-mêmes dans le passé, et ont été complets : « C'est donc dans la réduction d'activités réalisées pour elles-mêmes dans le passé à des attitudes servant désormais comme facteurs contributifs, ou comme facteurs de renforcement ou de contrôle, dans une activité plus large, que nous avons toutes les conditions d'une perturbation émotionnelle élevée. (...) L'attitude représente une récapitulation de milliers d'actes accomplis antérieurement, de buts atteints précédemment ; la perception ou l'idée représente des multitudes d'actes qui peuvent être faits, de fins sur la base desquelles on peut agir » (II, p. 29).

On trouve dans le même article d'autres formulations de la même idée, celle-ci par exemple : l'émotion est liée à l'effort de l'organisme pour « ajuster ses habitudes formées, ou ses coordinations du passé, aux nécessités présentes, telles que révélées par la perception ou l'idée » (II, p. 30) ; ou encore elle est liée à son effort pour « ajuster l'activité organique représentée par l'attitude avec celle qui représente l'idée ou la fin » (II, p. 32). Dans cette perspective, l'émotion est « ,psychologiquement, l'ajustement ou la tension de l'habitude et de l'idéal, et les changements organiques dans le corps sont l'élaboration littérale, en termes concrets, de la lutte d'ajustement » (II, p. 30). Quoi qu'il en soit, c'est une perturbation de la coordination fonctionnelle de l'activité, réalisée par les habitudes, ou une tension entre des tendances contradictoires à l'action, qui est la base de l'émotion. Là où il n'y a pas de

perturbation, ou là où la coordination est immédiate et complète, il n'y a pas d'émotion. Comme le dit, Jim Garrison, dans une bonne reconstitution de la théorie des émotions de Dewey, « Affect et cognition (...) émergent comme phases [coordonnées] à l'intérieur d'un processus d'une durée et d'une extension plus larges dans lequel l'agent de la conduite fait des efforts pour coordonner fonctionnellement son comportement (mouvement) » (Garrison, 2003, p. 418).

*

* *

La théorie de Dewey a inspiré les travaux de certains psychologues (par exemple de ceux qui ont considéré que les émotions résultaient de conflits de tendances à l'action), mais elle a aussi été vertement critiquée, notamment par les promoteurs de l'approche des émotions en termes d'*appraisal*. Dans son livre, qui a fait date, *Emotion and Personality*, Magda B. Arnold consacre un chapitre aux deux articles de Dewey que je viens de présenter. Ce qui lui pose le plus problème est le primat que Dewey accorde au mouvement et à l'action (on l'a vu, c'est en fonction d'une activité que sont déterminés l'objet de l'émotion et l'affect). Comment l'action peut-elle générer à la fois la perception et l'émotion ? « Action not only comes before emotion; it even comes before perception. According to Dewey, we do not perceive an object until we move toward it – hence our action constitutes the object (...). But how can we move toward anything unless we first see it *as an object* (...)? We need an integrated object before movement toward it becomes possible » (Arnold, 1960, p. 119). Pour Arnold, il faut avoir reconnu et qualifié l'objet perçu pour trouver l'action à accomplir. La séquence qui lui paraît la plus vraisemblable est : perception appraisal émotion action. « Even if acts are instinctive for some objects (food, water, mate), there must be a recognition that this particular thing is to be approached, that to be avoided, which will initiate both emotion and action. Such recognition must be a sensory function similar to (but not identical with) the perception of an object instead of as disconnected sensations. (...) Emotion follows the *felt* recognition of an object as suitable or unsuitable, harmful or beneficial » (*Ibid.*, p. 123). Pour justifier son argument, Arnold distingue deux types d'expérience : une expérience de l'objet en tant qu'il est distinct de nous ; une expérience de la façon dont il nous affecte (*Ibid.*, p. 121).

Manifestement Arnold ne comprend pas comment on peut faire de l'action la base de la perception, de la connaissance et de l'émotion. Pourtant elle connaît l'article de Dewey sur l'arc réflexe, puisqu'elle le cite. Or dans cet article Dewey s'explique très clairement sur le primat qu'il accorde au mouvement et à l'action. En effet un des problèmes qu'il trouve dans

le concept d'arc réflexe en psychologie est que la perception est réduite à une sensation ; ce qui supprime à la fois son caractère d'activité (voir, entendre, toucher sont des actes), son appartenance à une coordination sensori-motrice, et son placement dans une séquence, ou plus exactement dans la sérialité du comportement. Il y a toujours déjà une activité en cours. Par exemple, si un bruit soudain me fait sursauter, la valeur de ce bruit diffère selon ce que je suis déjà en train de faire : lire, écouter de la musique, chasser, réaliser une expérience en chimie, me promener seul la nuit, sommeiller, etc. Entendre le bruit est lui-même un acte : « There is a certain definite set of the motor apparatus involved in hearing just as much there is in subsequent running away. The movement and posture of the head, the tension of the ear muscles, are required for the "reception" of the sound. It is just as true to say that the sensation of sound arises from a motor response as that the running away is a response to the sound » (Dewey, 1896, p. 362).

Dans cet article Dewey critique la conception dominante de l'enchaînement d'un stimulus et d'une réponse. D'une part le stimulus n'est jamais premier : il est toujours précédé par une coordination sensori-motrice, dont il émerge. De ce fait il incorpore déjà la réponse motrice. Par exemple, dans l'exemple précédent, le bruit entendu ne se réduit pas à un événement physique fonctionnant comme stimulus : « La sensation consciente du son dépend de la réponse motrice qui a déjà eu lieu ; (...) c'est la réponse ou l'attention motrice qui constitue ce qui finalement devient le stimulus pour un autre acte [s'enfuir, par exemple] (...). De même que la "réponse" est nécessaire pour constituer le stimulus, pour le déterminer à la fois comme son et comme ce type de son précisément, (...) de même l'expérience du son doit persister en tant que valeur dans la fuite, pour l'entretenir, pour la contrôler. La réaction motrice impliquée dans la fuite est, une fois de plus, dans le son, pas seulement une réaction au son. Elle se produit pour changer le son, pour s'en débarrasser. (...) Ce que nous avons c'est un circuit, pas un arc ou un segment brisé d'un cercle (...). La réponse motrice détermine le stimulus, tout autant que le stimulus sensoriel détermine le mouvement. En effet, le but du mouvement est uniquement de déterminer le stimulus, de fixer de quelle sorte de stimulus il s'agit, de l'interpréter » (*Ibid.*, p. 363).

En d'autres termes, la sensation provoquée par le bruit n'est pas le stimulus, et le mouvement suscité n'est pas la réponse. La première traduit au contraire l'absence d'un stimulus et la recherche d'un stimulus objectif (par exemple, un ours effrayé ou un ours menaçant dans les parages) ; et le mouvement indique la recherche de l'acte qui convient pour compléter une coordination donnée d'actes (continuer tranquillement son chemin ou s'enfuir). Cette double recherche traduit une incertitude, voire un conflit inhibiteur, dans la coordination

en question, qui l'empêche de s'achever. Par conséquent un stimulus n'est pas une chose en soi ; il demande à être découvert, déterminé en tant que phase d'une activité pour qu'une coordination puisse être complétée (il faut se faire une idée des dispositions de l'ours). Et c'est la réponse motrice qui contribue à constituer le stimulus. Si bien que stimulus et réponse sont « strictement corrélatifs et contemporains ». Ainsi une sensation n'a pas de qualité par elle-même ; sa valeur dépend de l'activité dont elle est une phase. « La recherche du stimulus est la recherche des conditions exactes de l'action ; c'est-à-dire de l'état de choses qui décide de la façon dont une coordination qui a été commencée devrait être achevée » (*Ibid.* p. 369).

D'une certaine manière la critique adressée par Magda Arnold à Dewey tombe à son tour sous le coup de la critique de ce dernier, puisqu'elle place la perception et l'évaluation de l'objet de l'émotion en dehors de l'activité. Sa conception est linéaire, pas circulaire : la perception et l'évaluation déterminent l'émotion et l'action. Elles ne font pas partie de l'action.

Arnold propose une approche phénoménologique de l'émotion, destinée à corriger la théorie psychologique prédominante. La séquence pertinente n'est ni celle de Darwin (émotion → expression → action), ni celle de Dewey (action → perception → évaluation → émotion → action), mais celle qu'elle considère comme phénoménologique : perception → *intuitive appraisal* → émotion → action : « Emotion is an experience in which the person appraises the object as affecting himself. Such an appraisal of the object results in a felt attraction or aversion, and eventually (if no other motive interferes) in approach or avoidance. Perception is completed by an intuitive appraisal that arouses emotion » (Arnold, 1960, p. 182).

En fait, d'un point de vue phénoménologique, on peut tout aussi bien accepter le primat donné par Dewey au mouvement et à la coordination d'activités. Mais cela exige une autre analyse de la motricité et de l'intentionnalité que celle d'Arnold. Étonnamment, on trouve chez Merleau-Ponty, un demi-siècle plus tard, le même argument que chez Dewey, lorsqu'il critique Husserl : la signification motrice est première, et la perception est à comprendre comme mouvement. Percevoir et se mouvoir sont synonymes ou homogènes, écrit-il dans *Le visible et l'invisible* : « *Wahrnehmen* et *Sich bewegen* émergent l'un de l'autre » (Merleau-Ponty, 1964, p. 308). Non seulement le sujet percevant est-il un sujet moteur, mais la perception elle-même ne se comprend qu'à partir de la motricité (cf. par exemple la saisie de la qualité des choses par le toucher, qui exige des mouvements de la main). C'est aussi le même argument que l'on trouve chez Mead, qui anticipe ce que Merleau-Ponty écrit sur l'intentionnalité motrice.

*

* *

L'analyse de l'émotion présentée en passant dans *Human Nature and Conduct* reprend les idées des articles de 1894-95. Dewey y définit l'émotion comme la manifestation d'un clash des habitudes : quand elle est entravée ou contrariée, une habitude (qui est « de l'énergie organisée dans certains canaux » (Dewey, 1922, p. 75)) génère un trouble ou un inconfort, et appelle une restauration requérant une réflexion. « Emotion is a perturbation from clash or failure of habit, and reflection, roughly speaking, is the painful effort of disturbed habits to readjust themselves » (*Ibid.*, p. 76). Quelques lignes plus loin Dewey critique un philosophe moral qui fait procéder les actes d'« inner feelings » : « In truth, feelings as well as reason spring up within action. Breach of custom or habit is the source of sympathetic resentment, while overt approbation goes out to fidelity to custom maintained under exceptional circumstances ».

Dans un autre passage du même ouvrage (*Ibid.*, p. 195-6), il note : « The conclusion is not that the emotional, passionate phase of action can be or should be eliminated in behalf of a bloodless reason. More “passions”, not fewer, is the answer. To check the influence of hate there must be sympathy, while to rationalize sympathy there are needed emotions of curiosity, caution, respect for the freedom of others – dispositions which evoke objects which balance those called up by sympathy, and prevent its degeneration into maudlin sentiment and meddling interference ».

Cependant, étonnamment, dans ce livre (pas plus que dans les suivants) Dewey ne fait de référence à ses deux articles publiés presque trente ans plus tôt. Les idées-clés sont sans doute conservées, mais l'accent est désormais davantage mis sur la contribution de l'environnement à l'émotion, notamment de l'environnement social – il s'agit d'un ouvrage de « psychologie sociale » –, que sur la coordination d'activités organiques à l'intérieur de l'individu, ou sur le caractère processuel de l'expérience émotionnelle : « Chez un être humain, la colère a aussi peu de sens qu'un coup de vent sur une mare de boue si l'on ne tient pas compte de la direction que lui donne la présence d'autres personnes, et des réponses qu'elles lui donnent [favorables/défavorables ; coopération/résistance]. Elle n'est qu'un spasme physique, une explosion aveugle et dispersive d'énergie gaspillée. Elle acquiert sa qualité, sa signification, quand elle devient une humeur fumante, une interruption ennuyeuse, une irritation grincheuse, une vengeance meurtrière, une indignation enflammée. Et bien que ces phénomènes qui ont un sens surgissent de réactions natives à des stimuli, elles dépendent

aussi cependant du comportement par lequel les autres répondent. Comme tous les autres manifestations de colère, ils ne sont pas de pures impulsions : ils sont des habitudes formées sous l'influence de l'association avec d'autres qui ont déjà des habitudes et qui montrent leurs habitudes dans le traitement qui convertit une décharge physique aveugle en une colère ayant une signification » (*Ibid.*, p. 90). Se mettre en colère produit dans l'environnement des changements qui, étant immédiatement appréhendés, deviennent partie intégrante du comportement. Celui-ci est donc « modifié par l'environnement qu'il affecte, si bien que différentes conséquences sont immédiatement répercutées à son auteur » (*Ibid.*, p. 152).

Dewey fait une remarque similaire au sujet de la peur : « In reality when one is afraid, the whole being reacts, and this entire responding organism is never twice the same. In fact, also, every reaction takes place in a different environment, and its meaning is never twice alike, since the difference in environment makes a difference in consequences. (...) [However] there is no such thing as environment in general ; there are specific changing objects and events. Hence the kind of evasion or running away or shrinking up which takes place is directly correlated with specific surrounding conditions. There is no one fear having diverse manifestations; there are as many qualitatively different fears as there are objects responded to and different consequences sensed and observed. (...) Each is qualitatively unique. Each is what it is in virtue of its total interactions or correlations with other acts and with the enviroing medium, with consequences » (*Ibid.*, p. 154-155).

La contribution de l'environnement prend des formes très variées – « contribution » veut dire que l'environnement « entre directement ou indirectement » dans l'organisation de l'expérience –, et l'on peut faire intervenir ici les réflexions de Dewey sur les valeurs et la « valuation ». Celui-ci adhérerait sûrement aux propos suivants tenus par Bennett et Hacker : « Nos émotions sont suscitées de façon caractéristique par ce qui est juste ou injuste, équitable ou inique, doux ou cruel ; par ce qui est estimé approprié pour soi et pour les autres, compte tenu de son statut social et de celui des autres. Les objets appropriés de la fierté et de la honte, de la culpabilité et du remords, et d'une grande partie de l'amour et de la haine sont communément déterminés par les valeurs de la société ou du groupe social. Beaucoup d'émotions humaines sont suscitées par des croyances et des engagements moraux, sociaux, politiques et religieux. Ces croyances et ces engagements peuvent être ou ne pas être défendables, et le degré auquel ils le sont affecte le caractère raisonnable de l'émotion associée » (Bennett & Hacker, 2003, p. 220). Cette contribution de l'environnement social a, comme le pointe la dernière phrase de la citation, une conséquence importante pour les individus : elle définit la nature de leur « accountability » relativement à leurs émotions (sont-

elles appropriées à leur objet ? Leur intensité est-elle proportionnée à cet objet ? Sont-elles conformes aux « feeling rules » en vigueur dans le groupe ?, etc.).

*

* *

En un sens, c'est dans *Art as Experience* que Dewey parvient à la description téléologique la plus complète des émotions, et lève les ambiguïtés résiduelles des textes précédents. Dans ceux-ci on ne savait pas trop si les émotions étaient des indices d'une perturbation ou d'un trouble de la coordination, des syndromes d'un effort organique pour réduire la désintégration d'une coordination d'activités, des phases fonctionnelles d'un mouvement téléologique ou bien des facteurs de réparation des activités divisées. Le dernier statut est d'ailleurs assez peu compatible avec l'idée que c'est *via* la réflexion que les habitudes perturbées se réajustent, comme il est dit dans *Human Nature and Conduct*. Par ailleurs, l'explication des émotions par l'inhibition ou le conflit des habitudes ne peut pas rendre compte des émotions positives : comme on l'a vu, l'analyse que propose Dewey lui-même de la joie dans son article de 1894 invoque un tout autre phénomène que le clash des habitudes.

Dans *Art as Experience* la contribution des émotions à l'organisation de l'expérience est définie beaucoup plus clairement en termes d'opérativité : les émotions opèrent quelque chose, elles font un travail. Pour définir ce travail, Dewey modifie à la fois sa conception du caractère téléologique des émotions, et la problématique de la coordination d'activités, pour tenir compte d'une part, de l'importance qu'il accorde désormais à la qualité unique des situations et des comportements, d'autre part de sa théorie de la « valuation » (qu'il formalisera peu après dans *Theory of Valuation*).

Alors, que font les émotions dans l'expérience ? Elles font un travail de recherche et de sélection de ce qui va ensemble, d'organisation et d'agencement des matériaux, et d'unification du divers : « L'émotion est la force motrice et liante (*moving and cementing force*). Elle sélectionne ce qui s'accorde et colore ce qu'elle a sélectionné de sa teinte propre, donnant ainsi une unité qualitative à des matériaux extérieurement disparates et dissemblables. Elle introduit ainsi de l'unité dans et entre les différentes parties d'une expérience » (Dewey, 2005, p. 67 ; trad. modif.). Le rôle ainsi attribué à l'émotion est évidemment fonction du critère que Dewey choisit pour caractériser *une* expérience authentique ou complète. Ce critère est l'intégration harmonieuse dans un tout dans lequel les composantes se complètent et se renforcent mutuellement, en suivant un rythme.

Lorsque, dans le chapitre 3 d'*Art as Experience*, Dewey présente un des exemples illustrant ce que c'est que d'« avoir *une* expérience » – celui de l'entretien d'embauche entre un candidat et son employeur potentiel –, il accorde une place centrale aux émotions, dont il décrit à la fois le processus et le travail dans les termes suivants : « L'expérience est celle d'une situation chargée de suspense qui progresse vers son propre achèvement par le biais d'une série d'incidents variés et reliés entre eux. Les émotions primaires de la part du postulant peuvent au départ être de l'espoir ou bien du désespoir et, à la fin, de l'allégresse ou bien de la déception. Ces émotions donnent une unité à l'expérience. Mais, en même temps qu'avance l'entretien, des émotions secondaires se développent, comme variations de l'émotion première sous-jacente. Il est même possible pour chaque attitude, chaque geste, chaque phrase, et quasiment chaque mot, de produire plus qu'une fluctuation de l'intensité de l'émotion de base ; c'est-à-dire de produire un changement de nuance et de teinte dans sa qualité. L'employeur voit à la lumière de ses propres émotions le caractère du candidat. Il le projette en imagination dans le travail auquel il postule et juge de son aptitude en fonction de la façon dont s'assemblent les éléments de la scène, qui se heurtent ou au contraire s'ajustent. Soit la présence et le comportement du postulant s'harmonisent avec ses propres désirs et attitudes, soit ils entrent en conflit et l'ensemble jure. De tels facteurs, par essence de nature esthétique, constituent les forces qui conduisent les divers éléments de l'entretien jusqu'à une issue décisive. Ils interviennent dans la résolution de toute situation où prévalent incertitude et attente, quelle que soit la nature dominante de cette situation » (*Ibid.*, p. 68).

Cependant, l'émotion n'accomplit un travail de sélection et d'unification que lorsque l'énergie qu'elle représente est contenue et libérée progressivement ; lorsque se produit une décharge immédiate, on n'obtient que soit des explosions inefficaces et des comportements violents et désordonnés, soit des frémissements trop faibles, de l'apathie ou une inhibition à toute action. On ne peut pas vraiment alors parler d'expression de l'émotion. Dewey propose alors une autre alternative que dans ses premiers articles à la théorie de Darwin. C'est d'ailleurs dans sa réflexion sur la différence entre l'expression et la décharge immédiate qu'il définit le plus explicitement le travail de l'émotion : « En ce qui concerne les émotions chez l'être humain, une décharge immédiate, peu propice à l'expression, est préjudiciable au rythme [dans un paragraphe précédent, Dewey a défini le rythme, dont l'opposé est « un flux uniformément régulier », comme une « variation ordonnée des changements », chaque changement ayant sa place dans un tout qui l'englobe]. Il n'y a pas assez de résistance pour créer une tension et donc une accumulation et une libération périodiques. L'énergie qui n'est pas conservée ne peut pas contribuer à un développement ordonné. Ce que l'on a ce sont des

accès de chagrin, des éclats de rire, des grimaces, des bouderies, des convulsions, des coups de poing lancés sauvagement. Le livre de Darwin, intitulé *L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux* – et qui porte plus exactement sur leur décharge [plutôt que sur leur expression] – est rempli d'exemples de ce qui se produit quand une émotion se réduit à un état organique se donnant libre cours sur l'environnement sous forme d'un acte direct. C'est seulement quand la libération est ajournée et ne surgit qu'au terme d'une succession de périodes ordonnées d'accumulation et de conservation, découpées en intervalles par des pauses d'accumulation et de conservation, que la manifestation de l'émotion devient une véritable expression, pourvue d'une qualité esthétique. L'énergie émotionnelle continue d'opérer, mais dans ce dernier cas elle réalise un vrai travail (*does real work*) ; elle accomplit quelque chose. Elle évoque, assemble, accepte, ou rejette souvenirs, images, observations, et les incorpore dans un tout (*and works them into a whole*) de part en part harmonisé par un même sentiment émotionnel immédiat. En résulte un objet complètement unifié et différencié (*distinguished*). La résistance offerte à l'expression immédiate de l'émotion est précisément ce qui la contraint à revêtir une forme rythmique » (Dewey, 2005, p. 190 ; trad. mod.).

Apparaît à l'occasion de cette réflexion sur la forme rythmique de l'expression de l'émotion une nouvelle appréhension de la tension d'énergies évoquée dans les textes antérieurs. L'émotion peut être une énergie opérante, émergeant lorsque l'organisme ou l'environnement oppose une résistance à vaincre et occasionne des tensions. En effet, la résistance provoque une accumulation d'énergie et, si elle dure, elle contribue à sa conservation. Utilisant des images physiques Dewey explique que « la polarité, ou opposition d'énergies, est partout nécessaire à la définition, délimitation, qui fragmente en formes individuelles une masse et un développement qui, dans d'autres conditions, resteraient uniformes. Dans le même temps, la distribution équilibrée d'énergies contraires fournit la mesure ou l'ordre qui empêchent la variation de se dégrader en une hétérogénéité désordonnée » (*Ibid.*, p. 192).

Lorsque l'expérience est rythmée, il y a « variation ordonnée des changements » (variation non seulement d'intensité, mais aussi « modulation de tout le substrat qualitatif »), et « chaque pulsation (*beat*), en différenciant une partie dans le tout, ajoute à la force de ce qui précédait, tout en créant un suspense qui appelle l'advenue de quelque chose » (*Ibid.*, p. 189 ; trad. mod.). On a alors affaire « à des énergies qui résistent les unes aux autres » : « Chacune augmente d'intensité pendant une période déterminée, mais réprime dans le même temps une énergie de sens contraire jusqu'à ce que celle-ci puisse l'emporter sur la première qui s'est mise en repos durant l'activation de l'autre. Ainsi l'opération s'inverse (...). A l'instant du

renversement, il y a un intervalle, une pause, un repos, grâce auxquels l'interaction des énergies contraires est définie et rendue perceptible. La pause est un équilibre, une symétrie de forces antagonistes » (*Ibid.*, p. 189-190). L'expérience reste « inaboutie, mécanique, ou lâche et diffuse », si ne s'instaure pas une « relation ordonnée d'accumulation, d'opposition, de suspense et de pause orientée vers une consommation finale » (*Ibid.*, p. 192).

Ce nouvel accent mis sur l'opérativité des émotions, lorsqu'elles se manifestent dans le rythme de l'expérience, est sans conteste lié à l'importance qu'accorde désormais Dewey à la « pensée qualitative », et au contrôle de la pensée par une situation, qu'il définit comme « une existence complexe tenue ensemble, en dépit de sa complexité interne, par le fait qu'elle est dominée et caractérisée de part en part par une qualité unique » (Dewey, 1930a, p. 246). L'article « Qualitative thought » commence par la déclaration suivante : « Le monde dans lequel nous vivons immédiatement, celui dans lequel nous luttons, réussissons et échouons, est d'abord et avant tout un monde qualitatif. Ce pour quoi nous agissons, ce que nous subissons et ce à quoi nous prenons plaisir, ce sont les choses dans leurs déterminations qualitatives. Ce monde constitue le champ de modes de pensée caractéristiques, caractéristiques en ceci que la pensée est précisément régulée par des considérations qualitatives. » (*Ibid.*, p. 243).

En fait c'est principalement chez Peirce, et dans sa conception de la catégorie de la « priméité » (*Firstness*), que Dewey puise son inspiration concernant le rôle unifiant et totalisant de la qualité – qualité aussi bien de la situation que de l'expérience ou du comportement. En 1935, Dewey consacre un article important à cet aspect de la pensée de Peirce (« Peirce's theory of quality »). Ce qu'a montré Peirce, explique Dewey, c'est que « quelle que soit la complexité des constituants de n'importe quelle expérience unitaire, que ces constituants soient existentiels ou imaginaires, l'unité et la totalité de l'expérience est celle de la qualité, et réciproquement » (Dewey, 1935, p. 705). Cette qualité, qui est indescriptible, n'appartient pas au domaine de la connaissance, mais à celui « des occurrences de n'importe quelle expérience unique et totale, complètement indépendamment de toute référence cognitive ou réflexive » (*Ibid.*, p. 706). A la fin de son article, Dewey s'arrête sur une citation de Peirce, qui lui paraît indiquer un aspect central de sa théorie : « Feeling is the true *psychical representative* of the immediate as it is in its immediacy, of the present in its direct, positive presentness » (Peirce, cité in *Ibid.*, p. 707). Effectivement, reconnaît Dewey, « on peut affirmer que, psychologiquement, c'est à travers le *feeling* (y compris les sensations [en tant que juste *eues*]) que les qualités se présentent dans l'expérience » (*Ibid.*). Cela ne signifie pas pour autant que l'on peut définir la qualité en termes de *feeling*, mais le contraire :

« Tout ce qui peut être appelé *feeling* est défini objectivement en référence à une qualité immédiate : tout ce qui est *feeling*, que ce soit du rouge, d'un caractère noble ou du *Roi Lear*, est un *feeling* d'une qualité immédiate quand elle est présente dans l'expérience » (*Ibid.*, p. 708).

Ce statut accordé par Peirce à la qualité – elle est ce qui pénètre totalement et intimement une expérience – explique d'une certaine manière la place qu'il accorde à l'émotion dans la pensée et le raisonnement. Comme l'explique Jean-Marie Chevalier, dans un texte intitulé « Les émotions ont-elles une place en logique ? Un examen de la réponse peircienne », Peirce « considère que les émotions constituent toute la trame de la cognition. L'émotion est à la base de l'activité mentale. Elle en forme le type de jugement le plus simple, sur lequel se déploient les raisonnements intellectuels plus complexes. (...) Ainsi, l'émotion est le fondement absolu de toute compréhension et de toute interprétation » (Chevalier, 2007, p. 173-174). D'une certaine manière c'est aussi l'essentiel de l'argument de Dewey dans « Qualitative thought », bien qu'il parle plutôt de *feeling* que d'émotion.

Peirce précise le lien entre l'émotion, comme ébauche de jugement (elle qualifie une situation particulière), et le jugement intellectuel, en soutenant qu'une émotion est une sorte d'hypothèse. « L'émotion a en effet une fonction dans l'économie des états mentaux : produisant un jugement général sur des circonstances particulières elle crée, à partir d'une excitation nerveuse multiple et désordonnée, une réaction sensitive globale, un trouble unique et harmonieux. Une émotion prend toujours la place d'un groupe plus complexe de sensations. Elle est ainsi analogue à une hypothèse, laquelle à partir de sollicitations multiples propose d'unifier le divers sous la forme d'une proposition » (*Ibid.*, p. 174). On trouve ainsi déjà chez Peirce la conception de l'opérativité des émotions que développe plus tard Dewey : elle est une force de liaison et d'unification du divers dans l'expérience.

Que l'émotion soit à l'origine du raisonnement, Peirce en est convaincu, tout simplement parce que le doute, qui déclenche l'enquête, commence par une émotion réellement vécue : « Yet, when we consider that logic depends on a mere struggle to escape doubt, which, as it terminates in action, must begin in emotion [...] » (Peirce, *Writings*, vol. 3, p. 285 (1878)). Chevalier commente cette affirmation dans les termes suivants : « Si la première étape de l'enquête est la rétroduction [ou abduction], elle est donc aussi l'émotion. Dès lors, tout le processus de restauration de croyance peut être décrit en termes d'émotions » (*Ibid.*, p. 175-176). Les émotions ne sont pas simplement le matériau brut de l'activité mentale ; elles opèrent aussi, selon leur logique propre, dans le raisonnement et l'enquête, et donc dans la fixation des croyances comme habitudes. « Le rôle de l'émotion dans le raisonnement est essentiellement de l'ordre d'une heuristique. Peirce a

montré que l'abduction ou inférence hypothétique, quoique proche de l'instinct, a la forme d'une logique et non d'un simple *coup de génie*. (...) Une des fonctions d'une heuristique est d'interrompre l'application des règles, d'arrêter la recherche. C'est à cela que servent les émotions: en bloquant l'analyse rationnelle, elles apportent des réponses rapides, pré-réflexives et relativement organisées dans des situations urgentes, et modifient les traits saillants (la "*salience*") des situations – faisant ainsi ressortir leurs aspects les plus importants pour le raisonnement pratique » (*Ibid.*, p. 176-177).

*

* *

Une autre clarification importante réalisée dans *Art as Experience* concerne la constitution simultanée de l'« objet » et de l'« Affect » par la réaction instinctive première. Si celle-ci reste au niveau du réflexe, il n'y a pas vraiment émotion ; pour qu'il y ait émotion, il faut qu'il y ait une situation en développement (comme dans un drame) : « Les émotions sont attachées aux événements et aux objets dans leur évolution. (...) L'émotion a sans conteste partie liée avec le *self*. Mais elle appartient au *self* qui s'intéresse à la progression des événements vers un dénouement qu'il désire ou qu'il craint. Nous sursautons instantanément quand quelque chose nous fait peur, tout comme nous rougissons immédiatement quand nous avons honte. Mais la peur ainsi que la honte ne sont pas dans ce cas des états émotionnels. En soi, ces émotions ne sont que des réflexes automatiques. Pour devenir émotionnelles, elles doivent devenir partie intégrante d'une situation englobante et durable qui implique que l'on se soucie des objets et de leur aboutissement. Le sursaut causé par l'effroi ne devient peur émotionnelle que lorsqu'on découvre ou que l'on pense qu'il existe un objet menaçant dont il faut s'occuper ou qu'il faut fuir. Le rougissement ne devient l'émotion de honte que quand la personne relie, en pensée, une réaction défavorable d'une autre à son égard à une action qu'elle a accomplie » (Dewey, 2005, p. 67, trad. mod.).

La perspective est assez différente de celle des premiers articles. En premier lieu, le caractère processuel des émotions est désormais lié à la structure temporelle de l'expérience et à la structure d'intrigue des situations : « En fait, les émotions, quand elles ont un sens, sont des qualités d'une expérience complexe qui progresse et évolue » (*Ibid.*, p. 66). De ce fait elles se développent en « des séries d'actes continus » (*Ibid.*, p. 95). Elles changent avec la progression de l'expérience et l'évolution de la situation. Si elles se développent en des séries d'actes continus, cela veut dire que ce n'est pas du côté des émois ou des épisodes d'excitation émotionnelle qu'il faut d'abord regarder pour comprendre la contribution des

émotions à l'organisation de l'expérience, et aussi que l'émotion ne se réduit pas à ces bouffées d'excitation.

Par ailleurs, l'explication n'est plus cherchée au niveau organique : l'émotion survient à un *self* qui est impliqué dans des situations et concerné par des événements dont l'aboutissement est incertain. Mais ce *self* n'est pas d'emblée le porteur ou l'opérateur de l'expérience – il ne l'est que sous une certaine description ordonnée à un but spécifique : attribuer ou revendiquer une responsabilité. Il faut plutôt le concevoir, comme Dewey l'explique dans un autre chapitre du même ouvrage, comme « un facteur qui interagit causalement avec les choses environnantes pour produire une expérience », et qui est « absorbé dans ce qui est produit, à la manière (...) des gaz qui produisent l'eau » (*Ibid.*, p. 294).

En second lieu, l'émotion est désormais moins liée à une dis-coordination des activités qui concourent à l'accomplissement d'un acte, qu'à l'incertitude d'une situation dans laquelle le *self* a des enjeux. Alors que dans les articles de 1894-895, l'émotion est la manifestation comportementale d'une activité divisée, dans *Art as Experience*, elle a plutôt « partie liée avec une situation dont l'issue est en suspens et à laquelle le *self* qui est mû par l'émotion est intéressé de façon vitale » (p. 94). Bref là où il n'y a ni incertitude ni enjeu important, il n'y a pas d'émotion. Un objet, un événement, une situation qui nous est indifférent, ou dont nous ne nous soucions pas, ne provoque pas d'émotion. Les émotions sont en quelque sorte les formes que prennent nos préoccupations et nos engagements dans des situations qui nous importent d'une manière ou d'une autre.

Enfin, le moment intellectuel de l'émotion paraît plus détaché de la réaction instantanée de l'organisme, puisque les réactions instinctives apparaissent plutôt comme des réflexes automatiques dont la transformation en émotions semble requérir la pensée, l'exploration, l'imagination, c'est-à-dire la médiation d'une composante intellectuelle. Un exemple de sursaut d'effroi pourrait être celui provoqué par un bruit qui vous réveille la nuit. Un tel bruit peut susciter une émotion de peur (rôle causal), mais il n'est pas son objet. Ce n'est pas du bruit que l'on a peur mais de ce qu'il peut signifier, par exemple, qu'un cambrioleur a pu s'introduire dans la maison, avec les différentes implications possibles de cette éventualité. L'émotion dépend alors des idées et des images qu'a pu susciter l'audition du bruit, et de la formation d'une préoccupation concernant le développement des événements. Est-ce à dire que la pensée et l'imagination sont alors à l'origine de l'émotion ? La réponse de Dewey, aussi bien en 1894-95 qu'en 1934 est négative : car pensée et imagination sont ancrées dans un trouble provoqué par l'indétermination de la situation, ainsi

que dans une « valuation » affectivo-motrice de l'éventualité envisagée ; elles sont donc parties prenantes d'une expérience complète comportant aussi des opérations concrètes destinées à valider l'hypothèse ou la croyance, et à modifier réellement les conditions existantes : écouter attentivement les bruits de la maison, guetter des mouvements, allumer les pièces, explorer les lieux, vérifier la bonne fermeture des portes et des fenêtres, etc. Bref, elles sont, avec diverses connaissances et croyances (concernant par exemple le comportement des cambrioleurs en général, la conduite à tenir, etc.), des moyens de l'enquête pour instituer et résoudre le problème signalé par le trouble.

Il se peut, par exemple, que la croyance concernant la présence d'un cambrioleur soit fausse, et donc que l'objet de l'émotion n'existe qu'en imagination. On retrouve ici la distinction établie par Dewey entre l'objet idéal et l'objet concret de l'émotion. Le premier est configuré, à partir de la réaction instinctive, par tout un ensemble de croyances et de connaissances concernant les cambriolages et les cambrioleurs en général, et les menaces qu'ils représentent. Et il se peut qu'il n'existe qu'en idée – l'émotion n'étant pas moins réelle dans ce cas. L'objet de l'émotion est très différent lorsqu'il est le cambrioleur en chair et en os en face duquel on se trouve, et dont les gestes, les attitudes, les postures, les expressions revêtent un certain sens en fonction à la fois de leur physionomie, des circonstances et de ce que l'on sait ou croit au sujet des cambrioleurs (élément intellectuel).

*

* *

Une autre question concerne la composante évaluative de l'émotion. En effet, si le *self* est impliqué dans une situation en cours de développement, dans laquelle il est engagé et a des enjeux, et s'il se préoccupe de l'aboutissement des événements, au regard de certains désirs, intérêts, valeurs, qui sont les siens, cela veut dire que l'émotion repose sur une certaine évaluation de son objet (« cet ours est dangereux » ; « ce cambrioleur va emporter des choses précieuses et il peut être dangereux », « il est menaçant », etc.) et de la situation. Quelle est la modalité de cette évaluation ? Quel en est l'opérateur ? On retrouve ici les objections d'Arnold.

Dans sa réponse à de telles questions, qu'il ne se pose pas explicitement en ces termes, Dewey mettrait probablement l'accent sur au moins deux points. Le premier est, comme on l'a vu, l'insistance sur la composante objective de l'évaluation. Dans le cas de la peur, c'est la situation elle-même qui est effrayante, même si c'est relativement aux croyances, aux valeurs et aux préoccupations d'un agent ; mais celles-ci sont toujours spécifiées par la situation et la transaction en cours. Une situation n'est donc pas effrayante au seul sens subjectif. Quand on

dit d'une situation qu'elle est effrayante, c'est la situation qui possède cette caractéristique. Ce qui implique que l'on ne peut pas la modifier en changeant ses seuls états mentaux. Voici ce que Dewey écrit, dans *Logique*, à propos du doute, qui vaut aussi pour les émotions : « *Nous*, nous doutons parce que la situation est intrinsèquement douteuse. (...) L'habitude de disposer du douteux comme s'il n'appartenait qu'à nous, au lieu d'appartenir à la situation existentielle dans laquelle nous sommes pris et impliqués, est un héritage de la philosophie subjectiviste. Les conditions biologiques qui précèdent une situation instable sont impliquées dans cet état de déséquilibre des interactions entre l'organisme et l'environnement (...). Le rétablissement de l'intégration ne peut s'effectuer dans un cas comme dans l'autre que par des opérations qui modifient réellement les conditions existantes », et pas simplement par « un arrangement de nos propres états psychiques » (Dewey, 1967, p. 170-71).

Le second point concerne la nature de l'évaluation inhérente à l'expérience émotionnelle. Ce n'est évidemment pas l'émotion qui procède à l'évaluation. Mais ce n'est pas non plus l'agent ou une de ses facultés particulières. Car les « valuations » ne sont pas des actes indépendants, complets en eux-mêmes, qu'ils soient mentaux ou organiques. Au contraire, elles font partie des activités vitales ; elles appartiennent donc au champ des transactions comportementales. Plus précisément, elles sont inhérentes aux processus vitaux d'attraction/répulsion ou de sélection/rejet, orientés vers le maintien ou la restauration de l'équilibre entre l'organisme et l'environnement. C'est ce qui empêche de les considérer comme des relations entre, d'un côté, une conscience, un esprit, un sujet, un organisme, de l'autre, un objet. Il s'agit de « valuations » qualitatives, à travers lesquelles s'exerce une caractéristique fondamentale de l'action, sa sélectivité orientée vers l'obtention ou la préservation d'un bien.

Ces transactions comportementales sont animées par une forme d'intention : les « valuations » de fait (« de facto occurrent valuing ») sont des « caring for » (s'occuper de), c'est-à-dire des conduites orientées vers le maintien en vie de ce que l'on chérit, prise, apprécie, etc. [y compris sa propre survie, son bien-être, etc.]. Le *care* est leur substance. Chez les humains elles ont non seulement la composante pratique, motrice et émotionnelle, de tout « prizing », « cherishing », « esteeming », etc., mais aussi une composante intellectuelle. Elles sont « affectivo-idéationnelles-motrices » (Dewey, 2011) : un « caring for » n'est un « valuing » que si le comportement de *care* est coloré et dirigé par une anticipation ou une entrevue de son résultat ou de ses conséquences, cette anticipation ou entrevue constituant la raison de l'adoption du comportement. C'est précisément cette composante intellectuelle des « valuations » de fait qui établit leur lien avec les évaluations proprement dites, qui sont des

enquêtes aboutissant à des jugements de valeur : « From the inquiry and its conclusion (judgment) a changed prizing and thing prized necessarily proceeds. Judgment of values, in short, is the deliberate development of an aspectual constituent of the more direct prizings and cherishings that human beings as living creatures must and do continually engage in, and under such conditions that at first they are relatively "thoughtless" » (Dewey, 1949, p. 355).

On peut se rendre compte de l'originalité de l'argument de Dewey en le comparant à celui des psychologues contemporains. Les approches en termes d'*appraisal* ont été largement adoptées en psychologie de l'émotion, notamment à l'instigation de Arnold, puis Lazarus, que j'ai évoqués au début. Par *appraisal*, Lazarus entend « la façon dont l'individu définit et évalue sa relation à l'environnement » (Lazarus, 1991, p. 10). La qualité de l'émotion dépend de cette évaluation, ainsi que « d'un processus de *coping* », et cela « parce que ce que l'on pense et fait pour modifier une relation troublée à l'environnement change soit cette relation, soit la façon dont elle est évaluée, ce qui change aussi les émotions qui en découlent » (*Ibid.*). L'environnement est objectif – il peut être stressant, par exemple –, tandis que les *appraisals* sont subjectifs. Ils sont subjectifs en ceci qu'ils sont le fait d'agents qui traitent l'environnement en fonction de leur hiérarchie de buts et de valeurs, de ce qu'ils croient sur eux-mêmes et sur le monde, de leurs capacités et de leurs traits de personnalité. De plus, il y a des styles individuels, relativement stables, d'*appraisal*. Les personnes évaluent ce qui arrive sous l'aspect de ses implications pour leur bien-être personnel : « La fonction première de l'*appraisal* est d'*intégrer* les réalités environnementales et les intérêts personnels aussi efficacement que possible sans envoyer les unes ou les autres promener » (*Ibid.*, p. 135). L'*appraisal* est provisoire et changeant ; « il émerge et ré-émerge à partir des transactions en cours sur la base des conditions dans l'environnement et à l'intérieur de la personne ; et il est plus ou moins soumis à des modifications au fur et à mesure des changements des conditions et des personnes » (*Ibid.*, p. 138).

Lazarus corrige quelque peu le tour subjectiviste de son argument en précisant que l'*appraisal* n'est pas nécessairement conscient ni contrôlé par la volonté. S'inspirant de la phénoménologie, il emprunte à Heidegger sa problématique de l'appréhension directe d'une situation, à Merleau-Ponty son idée d'intelligence du corps, ou aux gibsoniens l'idée de « résonance » : « If we are to comprehend how emotions are generated, I think we need to give more attention than we have to relatively inarticulate processes like « resonances » between wishes or fantasies and what is actually encountered, even in adults, as well as to complex, abstract and functional equivalences. For want of a better term, *resonance* refers to an amorphous or ineffable sense of connection between what is in us and something in the

outer world. (...) This sounds much like automatic processing. I believe the process of emotion generation is often automatic rather than deliberate and volitionally controlled. It is not possible to say with any confidence what proportion of appraisals and emotions are based on either mode of cognitive activity, and perhaps most adult appraisals involve a mixture of both » (*Ibid.*, p. 154-155).

Assurément, cette approche n'est pas très éloignée de celle de Dewey, mais celui-ci trouverait sans doute que Lazarus, d'une part, fait l'impasse sur l'ancrage de l'*appraisal* dans les activités en cours (on l'a vu, les « valuations » précèdent la distinction sujet-objet, et si le *self* y contribue, c'est en tant que facteur causal, et pas en tant que personne), d'autre part, raisonne en termes de combinaison de l'automatique et du réfléchi, alors que pour lui, Dewey, les « valuations » de fait incorporent déjà un aspect intellectuel (bien qu'elles soient « relatively "thoughtless"») et peuvent se transformer, de façon relativement continue, en des enquêtes aboutissant à des jugements de valeur.

Pour conclure

Cette étude s'est focalisée pour l'essentiel sur la conception des émotions de Dewey, mais à travers elle j'ai pu évoquer celles de James, de Mead et de Peirce. J'ai repéré des continuités et des bifurcations dans le parcours du « philosophe de l'Amérique ». La plus grande continuité concerne d'un côté le thème de la distribution de l'émotion sur l'organisme et l'environnement, de l'autre, le motif de la coordination, de l'intégration et de l'unification du divers dans l'expérience. Traiter l'émotion comme un mode de transaction comportementale n'est pas d'une originalité absolue. Par contre appréhender l'émotion comme une des formes de la saisie affective de la qualité unique d'une situation, avec le rôle de contrôle et d'intégration de l'expérience qu'assure cette saisie affective, rôle qui se traduit par un travail de liaison et d'unification du divers, ouvre la voie à une approche inédite, qui permet de soustraire l'étude des émotions au « subjectivisme de la philosophie européenne », massivement reconduit dans la psychologie et les sciences sociales. Dans cette perspective, l'émotion est une des formes naturelles de la saisie affective de la qualité des situations, saisie qui contrôle l'organisation de la conduite ; elle intensifie cette saisie, sans pour autant nécessairement provoquer l'excitation, les troubles ou les perturbations des états émotionnels les plus forts.

Références bibliographiques

- M. B. Arnold, 1960, *Emotion and Personality*, New York, Columbia University Press.
- M. R. Bennett & P. M. S. Hacker, 2003, *Philosophical Foundations of Neurosciences*, Oxford, Blackwell.
- J.-M. Chevalier, 2007, « Les émotions ont-elles une place en logique ? Un examen de la réponse peircienne », *Organon*, 36, p. 165-181.
- J. Dewey, 1894, « The theory of emotion. (I.) Emotional attitudes », *Psychological Review*, I (6), p. 553-569.
- J. Dewey, 1895, « The theory of emotion. (II.) The significance of emotions », *Psychological Review*, II (1), p. 13-32.
- J. Dewey, 1896, « The reflex arc concept in psychology », *Psychological Review*, III (4), p. 357-370.
- J. Dewey, 1922, *Human Nature and Conduct*, New York, Henry Holt and Co.
- J. Dewey, 1925, *Experience and Nature* (trad. fr. 2011).
- J. Dewey, 1929, *The Quest for Certainty*, New York, Milton, Bald & Company.
- J. Dewey, 1930a, « Qualitative thought », *Symposium*, p. 5-32 (rééd. *The Later Works*, vol. 5, p. 243-262).
- J. Dewey, 1930b, « From absolutism to experimentalism », In G. P. Adams and W. P. Montague (eds), *Contemporary American Philosophy: Personal Statements*, New York, Macmillan Co (rééd. *The Later Works*, vol. 5, p. 147-160).
- J. Dewey, 1934, *Art as Experience* (trad. fr. 2005).
- J. Dewey, 1935, « Peirce's theory of quality », *The Journal of Philosophy*, 32(26), p. 701-708.
- J. Dewey, 1938, *Logic. The Theory of Inquiry*, New York, Henry Holt and Co (trad. fr., 1967).
- J. Dewey, 1949, « The field of "value" », in R. Lepley (ed.), *Value: A Cooperative Inquiry*, New York, Columbia University Press; (rééd. *The Later Works*, vol. 16, p. 343-355).
- J. Dewey, 2011, *La formation des valeurs*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond [1939].
- N. H. Frijda, 1986, *The Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press.

J. Harrison, 2003, « Dewey's theory of emotions: The unity of thought and emotion in naturalistic functional co-ordination of behavior », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 39(3), p. 405-443.

W. James, 2006, *Les émotions (1884-1994)*, trad. fr. G. Dumas et S. Nicolas, Paris, L'Harmattan.

M. Johnson, 2007, *The Meaning of the Body*, Chicago, The University of Chicago Press.

R. S. Lazarus, 1991, *Emotion and Adaptation*, New York, Oxford University Press.

G. H. Mead, 1895, « A theory of emotions from the physiological standpoint », *Psychological Review*, 2, p. 162-164.

M. Merleau-Ponty, 1964, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.